

## Stephen Carter, le roman noir de l'Amérique

Article paru dans l'édition du 12.07.03

**U**N FORMIDABLE désordre règne dans le bureau de Stephen Carter, à Yale. Carter y est penché sur une feuille de papier, à l'abri de gigantesques piles de livres et de revues universitaires. Une barbe soigneusement taillée, un rien grisonnante, et de grandes lunettes carrées, à 48 ans, Stephen Carter est le premier professeur noir à être titulaire d'une chaire au sein de l'éminente faculté de droit de Yale. Grand, mince, élégamment vêtu, il cultive de longue date une certaine distance entre ses étudiants et lui-même. Et depuis la parution de son premier roman, *Echec et Mat*, en juillet 2002, Stephen Carter est devenu une célébrité presque malgré lui. Il a été payé 4,2 millions de dollars pour ce livre et un second volet en cours de rédaction - une somme inégalée pour un romancier néophyte.

Sur le campus de Yale, certains professeurs l'affublent désormais du titre « Stephen Carter, superstar ». Carter, lui, reste circonspect et préfère garder un profil bas. Il explique qu'il se serait satisfait de quelques milliers d'exemplaires, « juste assez pour pouvoir dire que je suis romancier ».

Ecrire, Carter raconte qu'il en rêvait déjà enfant, lorsqu'il remplissait des cahiers entiers d'histoires de science-fiction. De ces cahiers à spirales, il a gardé le goût des scénarios rocambolesques. Et, s'il a mis quatre ans à parfaire ce premier roman, certains personnages semblent l'habiter depuis toujours.

A la fois thriller et comédie humaine, *Echec et mat* raconte l'histoire d'une vénérable famille noire originaire de Washington. Le narrateur, Talcott Garland, est professeur de droit. Son père, un juge conservateur qui a brigué jadis une nomination à la Cour suprême des Etats-Unis, meurt au seuil du roman en laissant derrière lui une sanglante énigme. Au fil d'une intrigue construite comme une partie d'échecs, d'obscurs individus surgissent alors tour à tour afin d'extorquer à Talcott la signification fatidique des dernières volontés de son père. Au-delà du thriller, il y a dans ce livre une succession de touches très personnelles. En 670 pages de narration et de dialogues, Carter glisse de nombreuses observations sur les paradoxes de la culture « africaine-américaine », ainsi que sur les complexes identitaires des Noirs de l'élite intellectuelle et sociale de la Côte est.

Il faut dire que le choix de la thématique identitaire est on ne peut plus efficace. Le roman de Carter fascine les Etats-Unis, notamment parce qu'il brosse le portrait d'une Amérique « invisible », celle de cette black upper class à laquelle la littérature et le cinéma s'intéressent à peine. Il s'agit, en effet, d'une classe atypique, qui défie les idéaux factices de la société outre-Atlantique : elle a embrassé le rêve américain et, pourtant, elle continue de mener dans l'ombre une existence parallèle à celle de la haute société blanche. Elle essuie souvent des insultes racistes, et se sent tacitement ostracisée.

Reste que l'ambition littéraire de Carter ne se limite pas aux problématiques sociales et raciales. Il se plaît également à composer des passages entiers sur la nature de Dieu et les questions d'ordre religieux. Carter ne s'en cache pas : il est un chrétien fervent qui aime à faire l'apologie de vertus comme la civilité. Il étudie la Bible quatre fois par semaine et se rend consciencieusement à l'église. Sa femme assure qu'il ne ment jamais. Et les Carter exigent de leurs enfants qu'ils détournent le regard s'ils aperçoivent des « images immorales » à la télévision.

« Justice raciale bon marché »

Carter n'est pourtant pas conservateur : il est contre la peine de mort et soutient, en modéré, le droit à l'avortement. Et pour cause - il a grandi à Washington au sein d'une famille bourgeoise et démocrate, peu portée sur la religion. Son père a occupé plusieurs postes dans les administrations de Kennedy et de Johnson, et sa grand-mère paternelle, Eunice Hunton Carter, a été la première femme noire à devenir procureur au parquet de New York.

Au lycée, Carter est le seul Noir de sa classe. De cette époque, il retient l'horreur d'être le « meilleur Noir » et le désir farouche de se distinguer. Il se voudrait déjà romancier, mais, admet-il aujourd'hui, « je ne savais absolument pas comment m'y prendre ». Brillant et scrupuleux, il étudie l'histoire à Stanford, puis le droit à Yale. S'il choisit cette université, c'est à la suite d'une curieuse mésaventure : après avoir rejeté son dossier, un administrateur d'Harvard lui téléphone en expliquant que le comité d'admission avait cru qu'il était blanc. Maintenant qu'on sait qu'il ne l'est pas, on l'invite à étudier à Harvard. Blessé, Carter choisit Yale, bien qu'il soupçonne que la couleur de sa peau, là aussi, ait été un facteur décisif d'admission. Il se sent humilié à l'idée que ses professeurs et camarades auront peut-être les mêmes doutes.

Cette expérience a en partie inspiré son premier livre, *Reflections of an Affirmative Action Baby* (1991). A contre-pied de nombreux intellectuels de gauche américains, Carter y soutient que la politique des quotas bénéficie de manière disproportionnée aux plus privilégiés - les Noirs des classes moyennes - tout en leur suggérant systématiquement qu'ils ne sont pas assez qualifiés. Même s'il admet volontiers certains aspects positifs de la politique des quotas, Carter estime que la société américaine fabrique ainsi une « justice raciale bon marché » en évitant de s'attaquer de front à la pauvreté et au racisme.

Carter est aussi l'auteur de six autres livres destinés au grand public. Dans *Culture of Disbelief* (1993), il dénonce le retrait de l'esprit religieux des sphères juridiques et politiques américaines. Son ouvrage connaît un succès retentissant lorsque Bill Clinton manifeste à son égard un certain intérêt. Peu après, Carter rencontre le président et devient conseiller officieux à la Maison Blanche.

Si, à l'époque, cette amitié étend la popularité du professeur au-delà de Yale, Stephen Carter brille aujourd'hui de ses propres feux. Aux Etats-Unis, *Echec et mat* s'est vendu à plus de 350 000 exemplaires, et la Warner Bros s'est empressée d'embaucher Stephen Schiff, un scénariste de renom, qui a signé entre autres le *Lolita* d'Adrian Lyne, pour l'adapter. Carter, lui, a décidé d'offrir la part belle de son cachet aux bonnes oeuvres. Et il s'attelle désormais à l'écriture du prochain volume, dont il garde jalousement le secret.

Premier « Africain-Américain » titulaire

d'une chaire de droit à Yale, l'écrivain publie une première fiction qui évoque les problèmes identitaires de la classe supérieure noire

P/

**Lila Azam Zanganeh**

